



**HAL**  
open science

## Denon et la guerre

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. Denon et la guerre. *Sémiotiques. Revue méditerranéenne des formes de civilisation*, 2010, 5-6, pp.185-200. hal-00910089

**HAL Id: hal-00910089**

**<https://hal.science/hal-00910089v1>**

Submitted on 1 Dec 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Denon et la guerre

En mai 1798, alors même que les militaires qui s'embarquent à Toulon ne connaissent pas leur destination, Denon parvient à convaincre Bonaparte de pouvoir l'accompagner en Égypte. Il en reviendra avec lui en octobre 1799, après avoir suivi les soldats de Desaix jusqu'à Assouan. Dès 1802, il publie son *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, qui est à la fois le récit de voyage d'un artiste et la chronique de l'armée française en Orient. Le livre connut un succès immédiat, ce dont témoignent plusieurs rééditions et des traductions dans les principales langues européennes. L'ouvrage est composé d'un volume de texte et d'un second volume de 141 planches, qui comprennent notamment des monuments pharaoniques, de très beaux portraits, et quelques dessins de batailles<sup>1</sup>.

La question que je voudrais poser à cet ensemble est celle de l'attitude de Denon face à la guerre. Il est vrai qu'on insiste d'habitude sur le rôle joué par celui-ci dans la propagande de la légende napoléonienne, et que ce *Voyage*, dédié en termes flatteurs à Bonaparte (« Joindre l'éclat de votre nom à la splendeur des monuments d'Égypte, c'est rattacher les fastes glorieux de notre siècle aux temps fabuleux de l'histoire »)<sup>2</sup>, semble de prime abord s'inscrire dans la mythologie d'une époque justifiant des guerres de conquête au nom de la liberté et de la civilisation. On trouverait par ailleurs, dans la correspondance de Denon, nombre de déclarations corroborant la fascination qu'exerça sur lui Bonaparte<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir surtout Pierre Lelièvre, *Vivant Denon, homme des Lumières et « Ministre des Arts » de Napoléon*, Paris, Picard, 1993. À compléter par Judith Nowinski, *Baron Dominique Vivant Denon (1747-1825), Hedonist and Scholar in a Period of Transition*, Rutherford, etc., Fairleigh Dickinson Univ. Press, 1970, et par Ibrahim Amin Ghali, *Vivant Denon ou la conquête du bonheur*, Le Caire, IFAO, 1986. À l'occasion du bicentenaire de l'expédition d'Égypte s'est créé un Comité national Vivant Denon, qui a organisé plusieurs colloques, dont les actes ont été édités à Chalon-sur-Saône. Par ailleurs, une importante exposition, au Louvre, a donné lieu à la publication d'un catalogue, *Dominique-Vivant Denon : l'œil de Napoléon*, éd. Marie-Anne Dupuy, Paris, Réunion des musées nationaux, 1999. L'édition de référence pour le *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* est celle parue au Caire, à l'Institut Français d'Archéologie Orientale, en 1989-1990 (un volume de texte et un volume avec l'intégralité des planches), précédée d'une substantielle introduction de Jean-Claude Vatin. Pour une mise en perspective, voir Philippe de Meulenaere, *Bibliographie raisonnée des témoignages de l'expédition d'Égypte (1798-1801)*, Paris, F. et R. Chamonal, 1993.

<sup>2</sup> Dominique Vivant Denon, *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, op. cit., t. I (1989), dédicace « À Bonaparte ». Il s'agit d'un reprint de l'édition originale de 1802, d'où quelques particularités orthographiques.

<sup>3</sup> « Il est rare de pouvoir aimer beaucoup les très grands hommes, mais je t'assure que plus je vois celui-là, plus je l'aime », écrit-il le 14 octobre 1803 à son amante (*Lettres à Isabella Teotochi*, éd. Daniela Gallinari et Marianna Tagliani, Paris, Éd. Méditerranée, 1998, p. 250). Voir également les *Lettres à Bettine* éditées sous la dir. de Fausta Garavini, Arles, Actes Sud,

J'aimerais cependant montrer que le *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* se prête à une lecture plus nuancée, qui révélera les tensions et les ambiguïtés dont ce texte est traversé. Je commencerai par montrer la difficulté, pour Denon, de raconter la guerre, puis je proposerai une comparaison entre deux récits de la révolte du Caire (du point de vue français et du point de vue égyptien), enfin j'essaierai de faire voir la naissance, chez Denon lui-même, d'une réflexion critique sur la légitimité de l'expédition à laquelle il a participé.

## I. Comment raconter la guerre ?

Denon se présente comme un témoin des combats que livrent les soldats français en Égypte. Mais que *voit-il* exactement ? Lorsqu'il débarque à Alexandrie, la ville vient d'être prise. Elle est décrite dans le *Voyage* comme un *désert* : « Tout ce qui n'avoit pas osé combattre avoit fui, et tout ce qui n'avoit pas été tué se cachoit de crainte de l'être selon l'usage oriental. »<sup>4</sup> Manifestement, Denon n'a pas assisté aux premiers combats. La guerre n'est décrite ici que dans ses *effets* dévastateurs. Sans doute y a-t-il eu des victimes, mais celles-ci sont invisibles, — et pour cause !

Le premier « tableau » qui se présente aux yeux du narrateur est d'ailleurs un cimetière, dont il donne une vision spectrale<sup>5</sup> qui débouche significativement sur une peinture de la ville elle-même : « Nous passâmes de là dans des rues étroites et aussi désertes. En traversant Alexandrie je me rappelai et je crus lire la description qu'en a faite Volney. »<sup>6</sup> Celle-ci faisait en effet voir la ville comme un champ de ruines parcouru de « fantômes ambulans »<sup>7</sup>, c'est-à-dire de femmes voilées. En bon idéologue, il accusait implicitement le « despotisme oriental » d'être responsable de cette situation : « Déjà l'air général de misère qu'il [le voyageur] voit sur les hommes, et le mystère qui enveloppe les maisons, lui font soupçonner la rapacité de la violence, et la défiance de l'esclavage. »<sup>8</sup>

Volney se trouvait à Alexandrie en 1783, Denon en 1798. Dans les deux cas, l'Égypte, province de l'Empire ottoman, était administrée par des beys mamelouks, — d'anciens esclaves transformés en une milice qui avait peu à peu conquis le pouvoir. Rien de plus naturel, pour ces deux hommes issus des Lumières, que d'accuser un système politique jugé tyrannique d'être responsable de tous les maux, réels ou supposés, de la population égyptienne. Pourtant les situations ne

---

coll. Les Épistolaires, 1999.

<sup>4</sup> Denon, *Voyage, op. cit.*, t. I, p. 17.

<sup>5</sup> « Quelques femmes maigres, et couvertes de longs habits déchirés, ressembloient à des larves qui erroient parmi ces monuments » (*ibid.*).

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte* (1787), in *Œuvres*, t. III, Paris, Fayard, 1998, p. 16.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 17.

sont pas superposables : Volney a peut-être une mission politique secrète<sup>9</sup> et il voyage seul ; Denon, lui, n'a d'autre mission que celle de dessiner les monuments de l'Égypte pharaonique, mais il suit une armée qui prétend libérer les Égyptiens du joug turco-mamelouk. Dès lors, comment faut-il comprendre la référence du second au premier ? Sans doute cette médiation textuelle constitue-t-elle, pour Denon, à la fois une fuite du réel et une façon de combattre un profond sentiment de malaise. Face à une ville terrorisée et comme vidée de ses habitants, le recours à la description de Volney permet d'évacuer provisoirement la question embarrassante des responsabilités de la guerre et les raisons du sentiment de morbidité que le narrateur éprouve.

Prenons maintenant une situation totalement différente, celle où Denon accompagne, un peu plus tard, l'armée française prise sous les tirs de l'ennemi. Un détachement de deux cents hommes, sous les ordres des généraux Menou et Marmont, s'engage dans le Delta, « terrain neuf pour tout Européen, et même pour tous autres habitans »<sup>10</sup>, précise le narrateur, car les Mamelouks s'y engagent rarement pour la collecte de l'impôt. Alors que les Français croient pouvoir s'emparer sans difficulté du village de Kafr-Ammers, ils doivent d'abord battre en retraite, recevant des balles « de tous côtés »<sup>11</sup>. Des chevaux s'écroulent, des officiers tombent dans des trous dont il faut aller les extraire, des soldats sont tués ou blessés, — bref c'est un véritable baptême du feu pour Denon. Il n'est plus un simple spectateur, mais devient presque un acteur du combat, par exemple lorsqu'il porte secours à Menou dont la monture a été abattue. Il prend également conscience du caractère parfois incompréhensible, pour celui qui est au cœur de l'action, des mouvements de troupe en terrain inconnu. Ainsi les soldats français en sont-ils réduits à tirer « au jugé »<sup>12</sup>, voire « au hasard »<sup>13</sup>, de nuit, alors que les habitants ont déjà abandonné leurs maisons. Ils font en somme une expérience qui ressemble un peu à celle de Fabrice qui, au début de *La Chartreuse de Parme*, ne comprend rien aux évolutions des armées en présence sur le champ de bataille de Waterloo<sup>14</sup>.

Toutefois Denon, à l'inverse du héros stendhalien, ne se demande pas s'il a assisté à une véritable bataille<sup>15</sup>. Il en est même d'autant plus persuadé qu'il cherche

<sup>9</sup> Voir Jean Gaulmier, *Un grand témoin de la Révolution et de l'Empire. Volney*, Paris, Hachette, 1959, p. 37 et suiv.

<sup>10</sup> Denon, *Voyage, op. cit.*, t. I, p. 50.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>14</sup> Sur le caractère exemplaire de cet épisode dans le récit de guerre moderne, voir Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, Paris, Corti, 1998, p. 9 et suiv.

<sup>15</sup> « Mais ceci est-il une véritable bataille ? », demande candidement Fabrice (Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, éd. Béatrice Didier, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1967, p. 61). Notons au passage que Stendhal et Denon se connaissaient.

avant tout à tirer son épingle de ce jeu dangereux. En effet, il se donne à voir, dans cet épisode de Kafr-Amers, comme un homme maître de ses émotions, capable de se déplacer en milieu hostile, contrairement à un autre dessinateur qui, tétanisé par la peur de l'ennemi, « se laisse tomber de cheval » et s'abandonne à la mort (« il crie sans être maître d'un seul de ses mouvements, sans vouloir accepter aucun secours »)<sup>16</sup>. Le narrateur du *Voyage* semble toujours serein au milieu des combats. Ou plus exactement, son regard d'artiste lui fait parfois oublier le danger, comme lorsqu'il se met à dessiner « par un instinct machinal » la « belle physionomie » d'un cheikh, lequel est en train d'expliquer aux Français qu'ils risquent d'être tous tués le lendemain s'ils n'emportent pas la place avant la fin de la nuit<sup>17</sup> ! On a ici affaire, sans doute, à un refoulement momentané de la guerre. Mais Denon cherche aussi à représenter celle-ci, dans son texte comme dans ses dessins. La question est alors de savoir comment faire voir les combats tout en se mettant soi-même à l'abri. Deux solutions se présentent alors à l'artiste-chroniqueur : soit observer lui-même l'action à distance, soit faire appel au regard médiateur d'un soldat.

On peut illustrer le premier cas par le récit de la bataille d'Aboukir, — celle qui conduit à la perte de la flotte française face aux navires de Nelson, entre le 1er et le 3 août 1798. Posté au sommet d'une tour et muni d'une lunette, Denon se trouve en principe en position idéale pour rédiger un chapitre de la grande épopée napoléonienne. Malheureusement, deux obstacles s'y opposent : 1) la fumée des canons cache les mouvements des deux armées ; 2) les Français subissent une défaite cuisante. Le narrateur, témoin éloigné, en est alors réduit à *imaginer* un scénario de victoire qu'il dénonce rétrospectivement comme illusoire : « À dix heures quatre bâtiments, les seuls restés entiers, et que nous reconnûmes français, traversèrent à toutes voiles le champ de bataille, dont ils nous paroissoient maîtres, puisqu'ils n'étoient ni attaqués ni suivis. Tel étoit le fantôme produit par l'enthousiasme de l'espérance. »<sup>18</sup>

Deuxième cas de figure : la bataille dite des Pyramides (21 juillet 1798), — appelée ainsi pour des raisons de prestige, mais qui eut lieu en réalité à Embaba, aujourd'hui un quartier à l'ouest du Caire. Ce fut une victoire, bien que Bonaparte ait exagéré les pertes de Mourad-bey dans son rapport au Directoire. Dans le commentaire qu'il donne de la planche 12, Denon dit bien qu'il a été « plusieurs fois témoin » d'une charge de Mamelouks, dont il loue « la rapidité, l'abandon, le dévouement, et la bravoure chevaleresque ». Mais il est probable qu'il ne s'est rendu

---

<sup>16</sup> Denon, *Voyage, op. cit.*, t. I, p. 55.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 35.

que plus tard sur les lieux pour dresser un « Plan de la bataille des Pyramides »<sup>19</sup>, qu'il commente d'ailleurs en citant la *Relation* du général Berthier, véritable chant de triomphe à la gloire de l'armée française, dont l'héroïsme est d'autant plus méritoire que les Mamelouks ont déployé de leur côté une résistance acharnée : « Aucun d'eux ne veut se rendre, aucun d'eux n'échappe à la fureur du soldat ; ils sont tous passés au fil de l'épée, ou noyés dans le Nil. »<sup>20</sup>

Le récit de guerre, comme le genre des Voyages dans lequel il est ici inséré, vise la transparence. L'un et l'autre ne s'écrivent pourtant qu'à l'aide de différentes médiations. Sans être réductibles à l'expression d'un *discours*, fût-il dominant, ils sont également tributaires d'un contexte idéologique qui dépasse le strict point de vue individuel.

## II. Point de vue du vainqueur, point de vue du vaincu

Pour examiner cette question d'un peu plus près, je prendrai l'exemple de la révolte du Caire, entre le 21 et le 23 octobre 1798. Le récit de celle-ci occupe deux pleines pages, sur deux colonnes, dans le *Voyage* de Denon. Ce dernier est en train de dessiner le cimetière des Mamelouks lorsqu'il entend soudain des cris. Il ne comprend qu'avec un certain retard pourquoi les habitants s'enfuient, c'est-à-dire au moment où lui parvient la nouvelle que le commandant de la ville a été assassiné. Les autres nouvelles se propagent alors rapidement de bouche à oreille : « Nous apprîmes que la maison du général Caffarelli venoit d'être pillée [...] ; une heure après nous sûmes par nos gens qu'ils avoient été massacrés... »<sup>21</sup>

Denon, manifestement, ne voit pas grand chose de ses propres yeux, d'autant qu'il décide sagement d'aller se « retrancher » chez lui, avec quelques savants à qui on a distribué des armes<sup>22</sup>. En revanche, il reconstitue une partie des événements grâce au récit que lui en font des soldats français. Du coup, sa connaissance des faits est à la fois incomplète et très orientée. Ainsi la prise de la mosquée al-Azhar, où s'étaient réfugiés les derniers insurgés avant l'écrasement au canon du soulèvement populaire, est-elle évoquée en quelques lignes, qui éludent totalement la question des victimes : « Ils [les ennemis] leverent leurs barricades, crurent pouvoir faire une sortie, furent repoussés, et se rendirent ; le reste de la nuit fut calme ; le lendemain nous fûmes libres »<sup>23</sup>. Au-delà de ce style elliptique si

<sup>19</sup> « Nous ne la [l'armée] suivrons pas dans toutes ses stations », note-t-il dans son *Voyage* lorsqu'il mentionne la bataille des Pyramides (*ibid.*, p. 26).

<sup>20</sup> *Op. cit.*, t. II (1990), planche 12. La citation qui fait office de commentaire se trouve dans la *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie* du général Alexandre Berthier, Paris, Didot, an VIII (1799), p. 27-28.

<sup>21</sup> Denon, *Voyage, op. cit.*, t. I, p. 66-67.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>23</sup> *Ibid.*

caractéristique de Denon, le *nous* triomphant dans lequel s'inclut le narrateur renvoie au point de vue des vainqueurs, — lesquels sont présentés non pas comme des agresseurs décidés à maintenir leur conquête par les armes, mais comme les garants de l'ordre public en situation de légitime défense.

Bien entendu, il suffit de faire appel à des sources arabes pour avoir un point de vue différent. On se réfère en général, dans ce cas, à un savant égyptien nommé Jabarti, contemporain de cette période d'occupation et auteur de plusieurs récits qui s'y rapportent. Le troisième (*Merveilles biographiques et historiques...*), traduit en français dès 1838, a fait l'objet, il y a une vingtaine d'années, d'une nouvelle traduction annotée par Joseph Cuoq, sous le titre de *Journal d'un notable du Caire durant l'expédition française*. On ne peut pas dire que Jabarti représente une voix totalement opposée à celle de l'occupant, puisqu'il a fait partie du troisième Divan (Tribunal) institué par les Français, acceptant *de facto* une forme de collaboration<sup>24</sup>. La critique qu'il fait de l'armée de Bonaparte, lors de la révolte du Caire, n'en est que plus intéressante. On peut ainsi lire, en contrepoint à Denon, ce qu'écrit Jabarti à propos des soldats français entrant à cheval dans la mosquée al-Azhar :

« Ils s'égaillèrent dans la cour intérieure (*sahn*) et l'enceinte réservée (*maqsûra*). Ils attachèrent les chevaux à la *qibla* [niche indiquant la direction de la Mecque]. Ils saccagèrent les salles attenantes et les dépendances, brisèrent les lampadaires et les veilleuses, brisèrent les coffres à livres appartenant aux étudiants, aux pensionnaires ou aux écrivains publics ; ils s'emparèrent de tout ce qu'ils trouvèrent : vases, plats, effets divers qui avaient été déposés dans les placards et les armoires. Ils jetèrent au rebus les livres et les volumes du Coran, y marchant dessus avec leurs chaussures ; ils souillèrent les lieux d'excréments, d'urine et de crachats. Ils y burent des bouteilles de vin qu'ils cassaient et jetaient ensuite dans la cour ou ses dépendances. S'ils rencontraient quelqu'un, ils le dépouillaient de ses vêtements et le chassaient ensuite. »<sup>25</sup>

Bref, les soldats français se sont bien amusés. Malheureusement, un épisode comme celui-ci, dont la véracité semble hors de doute, choqua profondément Jabarti. Il est vraisemblable que ce dernier, plus encore que par l'occupation elle-même, fut révolté par ce type de provocation religieuse. En s'en prenant directement au sacré, les nouveaux « vandales » faisaient s'écrouler tout l'édifice idéologique sur lequel reposait la propagande de Bonaparte, lequel s'était présenté comme un ami de

<sup>24</sup> Abd-al-Rachman al-Jabarti, *Journal d'un notable du Caire durant l'expédition française, 1798-1801*, traduction et annotation de Joseph Cuoq, Paris, A. Michel, 1979, p. 13 (Introduction).

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 73.

l'Islam. Des consignes avaient pourtant été données très tôt à l'armée, comme l'indique cet ordre du jour daté du 10 juillet 1798 et figurant dans la correspondance de Kléber : « Le général a été prévenu que beaucoup de Français vont faire leurs ordures près des mosquées et des cimetières. Comme cela blesse sensiblement le respect que nous avons promis de porter au culte musulman, les chefs en préviendront leurs subordonnés et les patrouilles veilleront à ce que cela n'arrive plus. »<sup>26</sup> Mais cet apparent respect pour les usages locaux ne doit pas cacher des comportements autrement plus agressifs. Même avant la révolte du Caire et son impitoyable écrasement (dix fois plus de victimes du côté égyptien, soit deux à trois mille morts, d'après Henry Laurens)<sup>27</sup>, les occupants faisaient appel à la violence, comme en témoigne le récit de Jabarti. On trouve par exemple, à la date du 27 septembre 1798, cette simple remarque : « Ce jour, exécution de deux individus dont on promena la tête [dans la ville], en proclamant : "Voilà la récompense de ceux qui portent des lettres chez les mamlûks ou en ramènent". »<sup>28</sup> Joseph Cuoq considère, en note, qu'en procédant ainsi, « les Français s'inspiraient de la manière de faire des Turcs »<sup>29</sup>. C'est possible, mais on fera toutefois observer que l'épisode récent de la Terreur avait familiarisé la population française avec le spectacle public et quotidien de la guillotine. Les têtes coupées n'avaient donc, pour les soldats de Bonaparte, plus rien d'une spécialité purement orientale...

Quoi qu'il en soit, l'attaque des insurgés d'al-Azhar marqua un tournant dans les relations entre occupants et occupés. Jabarti insiste sur la peur de ces derniers lorsqu'ils virent s'installer, le 6 novembre, un groupe de soldats français dans le quartier de la mosquée<sup>30</sup>. Denon, qui tait cela (censure ? autocensure ? indifférence ? ignorance ?), est cependant parfaitement conscient de l'importance politique de cet événement, – du moins l'est-il après-coup, dans le récit qu'il en fait : « désormais nous ne marcherions plus qu'à travers nos ennemis », note-t-il dans son *Voyage*<sup>31</sup>. Mais il s'interroge assez peu sur les causes de la révolte. S'il laisse bien entendre que l'impôt exigé par les Français avait pu changer le sentiment des Égyptiens à leur égard<sup>32</sup>, il incrimine surtout les autorités religieuses : « revenus de leur première terreur, ils avoient écouté contre nous le moufti, et, animés par un enthousiasme

<sup>26</sup> *Kléber en Égypte, 1798-1800*, éd. Henry Laurens, Le Caire, IFAO, 1988, t. I, p. 114-115.

<sup>27</sup> Henry Laurens *et al.*, *L'Expédition d'Égypte. 1798-1801*, Paris, Colin, 1989, p. 151. Voir également, d'H. Laurens, son récent recueil d'articles *Orientales I. Autour de l'expédition d'Égypte*, Paris, CNRS Éditions, 2004.

<sup>28</sup> Jabarti, *Journal...*, *op. cit.*, p. 60.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>31</sup> Denon, *Voyage*, *op. cit.*, t. I, p. 68.

<sup>32</sup> « Bientôt ils avoient regretté leurs tyrans, quand il avoit fallu payer leurs libérateurs » (*ibid.*).



fanatique, ils avoient conspiré dans le silence. »<sup>33</sup> En réalité, il semble que ce soient les ulémas de rang inférieur qui aient appelé au *jihad*, scandalisés par l'imposition d'une capitation habituellement réservée aux non-musulmans<sup>34</sup>. Mais ce type d'explication est bien sûr insuffisant pour rendre compte du sentiment d'injustice éprouvé par une population soumise à des exactions quotidiennes.

Doit-on pour autant, comme le propose l'historien égyptien Ibrahim Amin Ghali, considérer que la révolte du Caire répondait à un « nationalisme spontané et instinctif » ?<sup>35</sup> C'est là, évidemment, une lecture quelque peu anachronique, qui s'explique sans doute par une historiographie marquée par un héritage nassérien encore vivace au début des années 1980. Ce type de projection (il arrive d'ailleurs à Ghali de substituer, significativement, le terme de « Révolution » à celui de « révolte »)<sup>36</sup> doit nous rendre attentifs à la prégnance des idéologies à l'œuvre dans ce que Michel de Certeau a appelé *l'écriture de l'histoire*. Notre regard occidental sur l'Orient n'est pas neutre, cela va de soi. Mais ce n'est pas parce que l'on regarde l'expédition de Bonaparte depuis Le Caire qu'on porte sur elle un regard totalement objectif<sup>37</sup>. En revanche, ce changement de point de vue implique une attention portée sur d'autres objets, une subjectivité déplacée, et par conséquent une *construction* différente de l'Histoire.

Ainsi la révolte du Caire, manifestation tangible d'un acte de résistance et de refus de l'occupant français, est-elle quasiment occultée par le comparatiste français Jean-Marie Carré, auteur d'un ouvrage par ailleurs utile et encore souvent cité aujourd'hui (*Voyageurs et écrivains français en Égypte*), bien que sa première édition date de 1932. Tout ce qu'on apprend à ce sujet tient en une phrase qui révèle bien une sous-évaluation évidente de la signification politique de ces événements : « L'Institut d'Égypte, un moment isolé, est heureusement dégagé par Lannes, et les savants peuvent continuer leurs travaux. »<sup>38</sup> Ghali, lui, y consacre plusieurs pages en s'interrogeant sur les causes et les conséquences de cette révolte. On a vu que son interprétation politique est sujette à caution. Plus crédible me paraît le facteur religieux sur lequel s'attarde également l'historien égyptien, qui montre que les

---

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> H. Laurens, *L'Expédition d'Égypte*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>35</sup> Ibrahim Amin Ghali, *Vivant Denon ou la conquête du bonheur*, prés. J.-C. Vatin, Le Caire, IFAO, 1986, p. 158. Il s'agit d'un livre posthume, l'auteur étant mort en 1981.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>37</sup> On trouve même chez Mahmoud Hussein, auteur d'un petit livre de « témoignages croisés » (Denon et Jabarti) intitulé *Sur l'expédition de Bonaparte en Égypte* (Arles, Actes Sud, 1998, p. 311 et suiv.), un point de vue tellement francophile (dénonciation systématique et quasiment unilatérale des exactions des Turcs contre la population égyptienne) qu'on se dit que le mythe de Napoléon, en Égypte même, a encore de beaux jours devant lui...

<sup>38</sup> Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, IFAO, 2<sup>e</sup> éd. 1956, t. I, p. 129. L'Institut d'Égypte avait été fondé par Bonaparte le 20 août 1798.

Français, peuple chrétien (donc « infidèle »), mais issu d'une Révolution française perçue comme niant Dieu (scandale absolu aux yeux des musulmans), pouvaient à ce titre faire l'objet d'un double rejet en Égypte, et ce bien au-delà des représentants officiels de l'Islam.

Quoi qu'il en soit, l'apport du livre de Ghali consiste à rappeler ce que fut, pour les Égyptiens, la réalité quotidienne d'une occupation qui a bien sûr dû s'imposer par les armes, ne serait-ce que parce que les Mamelouks y ont opposé une résistance acharnée, notamment lors des combats du général Desaix contre Mourad-bey, en Haute-Égypte. Denon y a d'ailleurs consacré une partie importante de son *Voyage*, non sans s'interroger sur la légitimité d'une guerre désormais vécue au quotidien, de manière beaucoup plus proche.

### III. Une réflexion critique : la guerre vue de près

À vrai dire, à la suite du désastre d'Aboukir, Denon avait déjà pu voir de près les ravages de la guerre. Il décrit ainsi les corps affreusement mutilés et ensablés, à peine reconnaissables, des Français restés sur le champ de bataille : « Quel est ce squelette tronqué ? est-ce toi, intrépide Thevenard ? [...]. Un autre spectre lui succède : son bras enveloppe sa tête qui s'enfonce dans le sable. [...]. Quel est cet autre, assis, les jambes emportées ? »<sup>39</sup> Mais cette longue déploration des morts s'inscrit dans un contexte épique et s'accompagne d'un éloge de la bravoure des soldats, de leur esprit de sacrifice, bref d'un discours patriotique qui ne remet nullement en cause, à ce stade, la légitimité de la présence armée de la France en Égypte. Par ailleurs, l'ennemi, à Aboukir, est l'Angleterre, qui a livré une bataille navale victorieuse dont on sait qu'elle fut un tournant dans l'échec de Bonaparte en Orient.

Ce dont Denon prend conscience face à ce spectacle de désolation, dont il donne une vision littéralement spectrale avec la plage jonchée de cadavres éclairés par la lune (mais il se gardera bien d'en faire un dessin !), c'est de l'horreur d'une guerre vue autrement que depuis une tour ou perçue seulement à travers le filtre des récits de soldats. Ce premier contact intense avec la mort de ses compatriotes a sans doute constitué, pour l'artiste, une sorte de traumatisme. Mais c'est la Haute-Égypte qui fera voir à Denon toutes les facettes d'une guerre dont la population civile égyptienne, prise en otage entre les Mamelouks et les Français, apparaît comme la victime la plus démunie.

Desaix, avec 3000 hommes, s'engage à la poursuite de Mourad le 25 août 1798. Denon rejoindra son armée au mois de décembre et l'accompagnera pendant toute sa remontée du Nil, jusqu'à Assouan. Il reviendra au Caire en juillet 1799. Pour

---

<sup>39</sup> Denon, *Voyage, op. cit.*, t. I, p. 39-40.

lui, cette chevauchée dans le Sud s'annonçait comme la grande aventure :

« Mon amour-propre étoit exalté de marcher avec une armée toute brillante de victoires, d'avoir pris mon poste à l'avant-garde de l'expédition, d'être sorti le premier de Toulon, et de marcher avec l'espoir d'arriver le premier à Syene, enfin de voir mes projets se réaliser, et de toucher au but de mon voyage. »<sup>40</sup>

Or sa « terre promise »<sup>41</sup>, Denon ne l'atteindra jamais vraiment. Adoptant pour stratégie d'entraîner à leur suite l'armée française, les Mamelouks apparaissent comme une sorte de mirage, livrant bataille seulement de temps à autre, fuyant dès qu'ils se sentent plus faibles, et menant le reste du temps des actions de guérilla. Aussi, à chaque fois que les Français font halte au bord du Nil, deux logiques s'affrontent : celle de Desaix, qui espère toujours rattraper son ennemi pour en finir dans un dernier combat ; et celle de Denon, qui voudrait au contraire s'attarder pour voir et dessiner des temples<sup>42</sup>. Jean-Claude Golvin a eu beau jeu de relever toutes les imprécisions des dessins de l'artiste (erreurs de proportion, d'échelle, d'inclinaison, etc.)<sup>43</sup>. Mais Denon y a répondu en quelque sorte par avance en rappelant dans quelles conditions il avait effectué son travail :

« Assis près de son bureau, l'impitoyable lecteur dit au pauvre voyageur, harassé, poursuivi, affamé, en butte à toutes les misères de la guerre, Il me faut ici Aphroditopolis, Crocodilopolis, Ptolémaïs ; qu'avez-vous fait de ces villes ? [...]. — À la bonne heure ; mais veuillez bien, lecteur, songer que nous sommes entourés d'Arabes, de Mamelouks, et que très probablement ils m'auroient enlevé, pillé, tué, si je m'étois avisé d'aller à cent pas de la colonne vous chercher quelques briques d'Aphroditopolis. »<sup>44</sup>

Denon est en somme confronté à un paradoxe, dont il est par ailleurs tout à fait conscient : sans l'armée, il n'aurait pas fait le voyage de Haute-Égypte, qui lui a révélé une civilisation pharaonique dont les productions pouvaient rivaliser avec l'art grec, alors référence absolue en matière d'architecture antique ; or cette même armée, poursuivant ses objectifs propres, l'a constamment détourné des sites archéologiques sur lesquels il aurait voulu s'attarder. Du reste, Denon raconte et dessine un certain nombre de batailles, dont celle de Sediman (en dessous de l'oasis du Fayoum), qui l'a particulièrement marqué. L'affrontement a lieu le 7 octobre 1798.

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 108-109.

<sup>43</sup> « L'expédition d'Égypte à la découverte des sites ou la révélation de l'architecture pharaonique », in H. Laurens *et al.*, *L'Expédition d'Égypte, op. cit.*, p. 338-339.

<sup>44</sup> Denon, *Voyage, op. cit.*, t. I, p. 101.

Les deux camps accomplissent des prodiges de bravoure. Mais est-ce encore de la bravoure ?

« Le carnage est par-tout, et il n'y a point de mêlée : les tentatives impuissantes des Mamelouks excitent en eux un délire de fureur ; [...] ; le mourant rassemble sa force, et lutte contre le mourant, et leur sang, qui se mêle en abreuvant la poussière, n'a pas apaisé leur animosité. Un des nôtres renversé avoit joint un Mamelouk expirant, et l'égorgeait ; un officier lui dit : Comment, en l'état où tu es, peux-tu commettre une pareille horreur ? Vous en parlez bien à votre aise, vous, lui dit-il, mais moi, qui n'ai plus qu'un moment à vivre, il faut bien que je jouisse un peu. »<sup>45</sup>

Étonnant dialogue où, dans une situation extrême comme celle-ci, le plaisir et la mort semblent se rejoindre ; où le sang des uns et des autres se mélange dans une même débauche de violence, qui ne peut conduire qu'à un anéantissement total. Au nom de l'« intérêt général », Desaix décide alors de tenter une charge désespérée en abandonnant les blessés sur place, « circonstance affreuse dans toutes les guerres, et sur-tout dans la *guerre atroce* que nous faisons », commente Denon<sup>46</sup>.

La victoire française à cette bataille de Sediman justifiera rétrospectivement, d'un point de vue purement militaire, ces pertes humaines. Mais l'artiste voyageur, transformé malgré lui en chroniqueur de guerre, restera profondément marqué par ce qu'il a vu et entendu à cette occasion, au point de faire deux dessins (planche 29), accompagnés d'un commentaire spécifique, de cet épisode. Chacun de ces dessins représente une même situation (deux soldats français dont l'un est gravement blessé, alors que des cavaliers arabes sont visibles sur une crête), mais fait voir deux réactions opposées face au danger. La première illustre le sens du sacrifice d'un blessé. Denon commente ainsi ce premier dessin :

« Un d'eux que son camarade veut emporter lui fait voir l'inutilité de ce secours ; il lui montre l'ennemi qui s'approche, il lui observe qu'ils vont être deux victimes, tandis qu'il peut encore échapper à la mort ; *Laisse-moi, disoit-il : tu pourras te sauver, je te ferois périr.* Je tiens l'anecdote de l'ami, qui, en pleurant, se reprochoit d'avoir cédé à l'amour de l'existence. »<sup>47</sup>

Mais Denon reprend la même scène, avec un dessin à peine différent, et à côté duquel il écrit ceci :

« Sur le devant, un soldat, qui emportoit son camarade blessé, entend la cavalerie ennemie qui va l'atteindre ; celui qu'il vouloit sauver va le faire périr ; il le pose, et veut fuir : le malheureux blessé, qui voit la mort dans

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 81 ; je souligne.

<sup>47</sup> *Op. cit.*, t. II (1990), commentaire de la planche 29, dessin n° 1.

cette séparation, a saisi son habit ; il le lui abandonne, et s'échappe. »<sup>48</sup>

Dans un style paratactique qui imite admirablement la vivacité du combat lui-même, mais où la succession des pronoms est tellement rapide qu'elle finit par brouiller la clarté du propos (le dernier « il » renvoie syntaxiquement au blessé, alors qu'il s'agit évidemment du soldat cherchant à s'enfuir), Denon n'hésite pas à démythifier l'héroïsme et l'abnégation associés à l'épopée napoléonienne<sup>49</sup>.

Cette représentation de la bataille de Sediman est symptomatique de l'attitude l'ambivalente de Denon face à une entreprise dont on sent qu'il commence à douter. Il écrit d'ailleurs, dans le journal de son *Voyage* : « J'ai voulu peindre dans ces deux sujets la guerre telle qu'elle est, généreuse et implacable, atroce et sublime. »<sup>50</sup> Avec ce chiasme qui semble conduire à une mise à plat des valeurs, le récit de bataille révèle ici une conscience tourmentée, déchirée entre un idéal de grandeur sacrificielle voulu par l'épopée et la prise en compte d'un réel où l'instinct de survie l'emporte parfois.

Mais il y a plus que cela. En effet, Denon ne peut pas ne pas voir les ravages commis par les soldats français dans la campagne égyptienne. Les exactions contre la population civile, qui apparaissaient au départ comme de simples « bavures » en réponse aux premiers morts français dans le Delta<sup>51</sup>, deviennent monnaie courante à l'occasion des combats dans le Sud. Si les Mamelouks récoltent par la force le *miri* (l'impôt en nature) dans les villages qu'ils traversent, les Français qui les suivent de peu font souvent de même, — autrement dit, ils se comportent comme toute armée d'occupation, qui impose la loi du plus fort. À cet égard, les termes employés par Denon sont sans ambiguïté : « Nous arrivons, nous achevons de piller les magasins ; on bat la générale pour empêcher ce désordre ; il auroit fallu punir toute l'armée... »<sup>52</sup> Ou encore, dans un style plus elliptique, mais non moins transparent : « Nous arrivâmes à onze heures à un grand village dont je n'ai jamais su le nom, et où, malheureusement pour lui et au grand préjudice de ses habitants, nos soldats s'égarèrent... »<sup>53</sup> Les points de suspension qui suivent cet *égarement* en laissent deviner la nature, — les vols et les destructions, mais aussi, sans doute, les viols, qui accompagnent bien souvent le passage des armées.

Denon avait écrit très lucidement, dès le début de son *Voyage* : « Nous avons à la vérité chassé les Mamelouks ; mais, [...], en les chassant, ne les avons -nous

<sup>48</sup> *Ibid.*, commentaire de la planche 29, dessin n° 2.

<sup>49</sup> Voir Jean Tulard, *Le Mythe de Napoléon*, Paris, Colin, 1971.

<sup>50</sup> Denon, *Voyage, op. cit.*, t. I, p. 81.

<sup>51</sup> « Le général Menou se crut obligé de faire un grand exemple. [...]. Le village fut livré au pillage pendant le reste du jour, et au feu dès que la nuit fut venue » (*ibid.*, p. 33 ; je souligne).

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 110 ; je souligne.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 111.

pas remplacés ? »<sup>54</sup> Ce qui pointe dans une réflexion comme celle-ci, c'est une mauvaise conscience, certes rétrospective, mais néanmoins précoce eu égard au moment de l'Histoire où elle est exprimée. En effet, c'est plutôt lorsque les anciennes colonies accéderont à l'indépendance, donc dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, que se manifesterà en France un sentiment de culpabilité collective. Qu'elle prenne la forme d'une idéologie tiers-mondiste ou d'une mise en cause de la violence au nom de laquelle un idéal « civilisateur » a voulu s'imposer, la critique de l'impérialisme et de l'ethnocentrisme est devenue presque banale aujourd'hui. Dans un article de 1982 qui ne fait pas dans la nuance, Todorov a même proposé d'appeler l'ensemble du corpus des Voyages, de la Renaissance à 1950, « voyages coloniaux »<sup>55</sup>. Outre son caractère outrancier (les voyages en France ou en Italie rentrent-ils dans la même catégorie ?), un tel jugement fait l'impasse sur l'extraordinaire diversité d'un genre qui a aussi procédé, de l'intérieur, à son propre renouvellement, et parfois à une critique de l'idéologie colonialiste, celle-ci fût-elle dominante. Même les voyages en Orient du XIX<sup>e</sup> siècle, époque d'expansion européenne en Asie et en Afrique, ne pourraient sans abus être tous qualifiés de « coloniaux », – pensons simplement à Nerval, Gautier, Flaubert ou Fromentin, tous attachés à une certaine *authenticité* orientale et hostiles aux réformes à l'européenne mises en place dans l'Empire ottoman à l'époque dite des *Tanzimat*, sous le sultan Abdul-Medjid (1839-1861). Quant au récit de Denon, même s'il s'inscrit historiquement dans le cadre d'une tentative (avortée) de colonisation, il révèle aussi des tensions internes qui empêchent de le considérer comme une pure expression des ambitions conquérantes et civilisatrices de Bonaparte.

Dans la Préface de son *Voyage*, Denon se qualifie lui-même d'« artiste voyageur »<sup>56</sup>. Son but, selon ses propres termes, était de « visiter les monuments de la Haute-Égypte », mais il ajoute dans la même phrase que le Général en chef le fit partir « avec la division qui devait en faire la conquête »<sup>57</sup>. Toute l'ambiguïté de sa position est là. Le témoin est-il un complice ?

Sur le plan de l'histoire, Denon participe à une entreprise dont le statut est double, à la fois militaire et scientifique. Le mot d'« expédition », retenu par l'historiographie française, est lui-même ambivalent, puisqu'il peut désigner aussi bien une opération armée qu'un voyage d'exploration, comme l'a rappelé Anouar Louca dans les conclusions d'un beau colloque consacré précisément à l'expédition

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>55</sup> Tzvetan Todorov, « Les récits de voyage et le colonialisme », in *Le Débat*, 18, janvier 1982, p. 98.

<sup>56</sup> Denon, *Voyage, op. cit.*, p. VIII.

<sup>57</sup> *Ibid.*, pp. VII-VIII.

d'Égypte<sup>58</sup>. Il n'est pas plus facile de classer Denon en tant que chroniqueur et dessinateur : on a vu à propos de la bataille de Sediman qu'il éprouve le besoin d'en donner deux représentations concurrentes, avec un commentaire illustrant une dualité qui est pour lui constitutive de la guerre, à la fois « atroce et sublime ».

Par ailleurs, l'artiste livre dans son volume de planches quantité de sujets qui échappent totalement au contexte militaire. Pour peindre les ruines de Thèbes en toute sérénité, il fallait d'ailleurs se libérer des contraintes liées à la poursuite obsédante des Mamelouks. Dans une phrase de sa Préface qui se veut un compliment adressé aux soldats de la 21e demi-brigade, celle qu'il a accompagnée en Haute-Égypte, Denon écrit ceci : « je m'étois identifié de telle sorte au bataillon qu'elle formoit, et au milieu duquel j'avois, si l'on peut s'exprimer ainsi, établi mon domicile, que *j'oublois le plus souvent que je faisois la guerre*, ou que la guerre étoit étrangère à mes préoccupations. »<sup>59</sup> Formulation extraordinairement révélatrice, dans son ambiguïté même, d'un impossible refoulement. Car il y a là, évidemment, un aveu de taille : rétrospectivement, le *je* assume pleinement, sans même se dissimuler dans le pluriel du *nous*, la caution qu'il a apportée, par sa simple présence physique, à une armée sans laquelle il n'aurait pas pu mener ses activités artistiques.

Mais — et c'est là un point important — Denon est travaillé par le doute, n'hésitant pas à mettre en cause la légitimité de la présence armée des Français en Égypte. Et c'est précisément parce qu'il admet sa propre complicité avec les soldats qui l'ont protégé, qu'il éprouve un sentiment diffus de culpabilité. Il ne s'agit pas, bien sûr, de faire de lui un pacifiste avant l'heure : l'auteur du *Voyage* est un homme de son temps, et il n'est nullement insensible au discours qu'exploite la propagande bonapartiste sur la gloire des armes françaises. En outre, on a vu qu'il s'est montré sans état d'âme à propos de la façon dont la révolte du Caire a été réprimée. Mais Denon, à ce stade, n'a probablement pas encore vu de près, « en direct », la réalité des combats. C'est seulement à partir du moment où il a été confronté au corps à corps sanglant des soldats de Desaix et de Mourad, mais aussi aux exactions commises de part et d'autre contre la population égyptienne (celle-là même que les Français prétendaient libérer du « despotisme oriental » !), que Denon a compris les contradictions de cette entreprise dite « civilisatrice ».

Son *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, publié peu après son retour en France, presque « à chaud », révèle une étonnante conscience critique qui, avant même l'expansion coloniale de l'Europe en Méditerranée, pose les bases d'une

---

<sup>58</sup> Anouar Louca, « Repenser l'expédition d'Égypte », in *L'expédition d'Égypte, une entreprise des Lumières, 1798-1801*, actes du colloque réunis par Patrice Bret et publiés sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie des sciences, Paris, Editions Tec et Doc, 1999, p. 378.

<sup>59</sup> Denon, *Voyage, op. cit.*, t. I, p. VIII ; je souligne.

réflexion éthique sur la violence, celle-ci fût-elle employée au nom des idéaux révolutionnaires de liberté et d'égalité dont se réclamait Bonaparte.

Sarga MOUSSA (CNRS)